

Matthieu 21, 1-11

1^{er} dimanche de l'Avent

Lembach, le 30.11.2014

Voici revenu le temps de l'Avent. La couleur violette a reparu dans nos églises. Elle rappelle le Carême. C'est une couleur de deuil. Pourquoi porter le deuil alors qu'on s'apprête à célébrer la plus importante des naissances, celle du Messie, et non à commémorer la mort du même Sauveur, comme à la fin du Carême ?

Les luthériens chevronnés, entre autres chrétiens, le savent : parce que la naissance de Jésus est le prélude à sa mort ; plus généralement, à « sa vie sainte, à ses souffrances et à sa mort innocentes » comme le dit une formule d'absolution. Parce qu'elle fait partie de son abaissement, parce qu'elle en est un temps fort : la Parole éternelle, Dieu avec Dieu, est faite homme et naît dans la pauvreté, dans notre misère humaine.

Parfois pourtant, un bleu nuit remplace le violet comme couleur liturgique. Il évoque certes les soirées de l'Avent que parsèment les lumières annonçant la Noël. Il dit le froid paisible de ces nuits, émaillé de la chaleur des échoppes et marchés de Noël, des maisons prêtes à la veillée. Il dit une certaine joie, promise à devenir une joie certaine, pour beaucoup, à Noël.

L'évangile du jour nous parle de joie : celle de la foule en liesse accueillant et acclament Jésus, le prophète de Nazareth en Galilée, comme le Messie, le descendant promis et illustre du roi David, entrant dans sa capitale, Jérusalem, en Judée. Nous savons pourtant, car cette entrée triomphale marque historiquement le début de la Semaine Sainte, point culminant du Carême et de la liturgie chrétienne, nous savons la suite et nous voyons la croix se profiler à quelques jours de distance : une autre montée, celle vers le Calvaire, une autre foule, d'autres clameurs. Une élévation qui n'est plus celle, promise, du trône, mais celle de la Croix, où il faut la Foi pour distinguer la gloire de Dieu.

Mais y aurait-il l'ombre de la croix s'il n'y avait pas, encore après, la lumière surpuissante de la résurrection, de Pâques ? De même alors, laissons la lumière de Noël nous apporter sa joie. Ces deux lumières nous disent, l'une aux portes de la toute-puissance, à la sortie du sépulcre, l'autre du seuil d'une humble étable, à l'entrée dans ce monde, le même message : Dieu-avec-nous. Dieu est avec nous en cet « Emmanuel » promis par les prophètes.

« Réjouis-toi, fille de Sion, voici, ton Roi vient à toi : il est plein de douceur, il est monté sur un ânon, sur le petit d'une ânesse ». Réjouis-toi de sa royauté, réjouis-toi de son humilité !

Un ânon ! Voilà la monture du Messie, du Roi des rois, alors que les souverains de la terre montent de superbes chevaux... même un « président normal », qui prétend à la modestie de M. tout-le-monde, parade le 14-Juillet dans un « command car », comme il sied à un chef d'Etat, chef des armées. Jésus monte à Jérusalem sur un ânon. La prophétie bizarre

de Zacharie s'accomplit au bout de tous ces siècles. Jésus est un roi plein de douceur. Privilège royal, il est le premier à monter cette bête, qui a encore besoin de sa mère pour le guider... et, dans cet attelage et son image, il y aurait encore probablement plus à sonder de l'humilité du Seigneur. Un ânon, trouvé dans le dernier village avant la capitale. Une *deuche*, une 4CV, une Dacia des banlieues.

Parce qu'il est le Seigneur, les disciples font ce qu'ils peuvent : ils mettent de leurs manteaux sur la monture de Jésus avant qu'il ne s'y asseye. Egard pour le maître ? Certes – mais ce sont des manteaux d'humbles pêcheurs de Galilée, pour certains d'entre eux. La foule se joint à leur geste. Elle fait une manière de tapis rouge en jonchant le chemin de Jésus de manteaux, de tuniques, de vêtements. En élevant le roi, elle s'associe à son humilité : laisser la monture du Messie – l'âne – piétiner et souiller ce qui est peut-être le seul grand vêtement de l'adorateur anonyme, et ce qui recouvre des tenues plus légères.

D'autres – ont-ils ôté aussi de leurs vêtements, ou préféré cet autre geste – coupent des branches d'arbres pour en joncher le chemin : ce sont les fameux *Rameaux*. D'autres langues nous invitent à y avoir des palmes, et nous font peut-être imaginer – car ce n'est pas écrit – ces gens agiter ces palmes pour saluer le Fils de David, lui faire une haie d'honneur, le rafraîchir.

Dans quelques jours, Jésus montant plus haut et pour sortir de la ville ce qu'on a appelé pour cela la *Via dolorosa*, aura cette parole un tant soit peu énigmatique : « Pleurez plutôt sur vous, car si l'on fait cela au bois vert, qu'advient-il du bois sec ? ». Si on retranche l'arbre de vie du monde des vivants, qu'advient-il de tous ces prétendus vivants qui sont en fait « morts par leurs offenses », spirituellement morts, voués à la mort physique voire spirituelle à cause du péché qui les sépare du Dieu vivant ?

La foule, enfin, acclame : elle bénit en Jésus le Messie, « Celui qui vient au nom du Seigneur », Celui qui vient, l'advenant, celui tant attendu, dont le Jour était annoncé depuis la nuit des temps. L'envoyé du Seigneur, son Oint. Et c'est ainsi que la foule crie à ce « fils de David » : « sauve-nous – hosanna » ! Cet hosanna reconnaît le Sauveur, l'implore et le glorifie à la fois.

Joie de voir le Sauveur sur fond de tristesse d'être pécheur. Tristesse face à l'abaissement du Fils de Dieu et joie de la présence du Prince de la vie, offerte et promise pour l'éternité d'une communion d'Esprit de l'Homme avec son Dieu, son Père. Joie, tristesse : émotion – « quand Il entra dans Jérusalem, toute la ville fut bouleversée ».

Joignons-nous à la foule. Chantons « Viens, ô Sauveur ». Bénissons Celui qui vient au nom du Seigneur et que notre hosanna résonne jusqu'aux Cieux, dans le véritable Temple de Dieu, pour sa gloire, pour la joie !

Amen !